

Mathilda May

Femme et artiste libérée

Depuis quatre ans, l'actrice française avait disparu du grand écran. Après avoir fait le point sur sa vie et sa carrière, elle revient aujourd'hui dans le film suisse *Love Express*. Spectacle, documentaire, album, elle fourmille de projets.

Au cinéma, il faut parfois se faire rare pour se faire désirer. Alors elle a déserté le grand écran durant quatre ans. Un peu par choix, beaucoup par obligation. «J'étais lasse de la manière dont on me percevait dans ce métier et dont moi-même je me percevais, car j'avais l'impression que je n'en étais pas responsable, confie Mathilda May. J'avais besoin de réfléchir au sens de mon travail. Dans l'existence, c'est toujours en prenant du recul qu'on arrive à faire le point. Mais moins on vous voit, moins on a envie de vous voir. Donc, avec le temps, on m'a un peu oubliée.» L'actrice a un sourire un rien triste. «C'est vrai que j'ai un peu subi cet état de fait, mais j'ai mis en route d'autres projets, j'ai tourné pour la télévision. Je ne suis pas restée à attendre à côté du téléphone, l'air désespéré. Heureusement, d'ailleurs.»

Après vingt ans d'une carrière qui lui a longtemps échappé, la comédienne française avoue être enfin en accord avec elle-même. «Je préfère l'idée d'être sur un chemin plus sinueux, peut-être plus difficile, moins glorieux, mais qui est ma propre route, dit-elle. La voie que je me suis choisie est moins gratifiante pour mon ego, elle demande de l'humilité et je passe parfois par des moments difficiles, mais les choix que je fais aujourd'hui correspondent à ce que je suis. C'est moi qui vais vers les autres, ce qui n'était pas le cas avant. Lorsque j'ai débuté au cinéma, j'étais encore très jeune. Je pense que je n'étais certainement pas assez mûre pour prendre mes décisions de façon autonome, alors j'ai été un peu manipulée parce que je n'avais pas la distance nécessaire pour juger les films qu'on me proposait.»

Mathilda May a fait ses premiers pas devant la caméra à 19 ans, dans *Nemo*, long métrage librement adapté d'une bande dessinée où elle incarnait une jeune princesse de l'espace. Durant les années 1980, la comédienne enchaîne les films et alterne les genres, des *Rois du Gag* à *Trois Places pour le 26*, aux côtés d'Yves Montand, en passant par *Le Cri du Hibou*, de Claude Chabrol, ou encore *La Passerelle*. Mais dans sa filmographie ne figure aucun gros succès populaire. Lorsqu'elle se retourne sur son parcours, l'actrice dresse un bilan mitigé: «Je ne m'y retrouve pas vraiment. J'ai surtout l'impression que je m'appliquais à faire ce qu'on me disait de faire. J'avais hérité de cette idée hiérarchique du travail du monde de la danse dont j'étais issue. Quand on est danseur, on apprend à obéir et on ne discute pas. J'étais très appliquée, un vrai petit soldat soumis.»

Se donner une mission

Fille du dramaturge gréco-turc Victor Haïm et d'une ancienne étoile des ballets scandinaves, Mathilda May a suivi les traces de sa mère dès l'âge de 8 ans. «Lorsqu'on est enfant, on se donne parfois une mission, confie-t-elle. Nombreux sont ceux qui suivent, malgré eux, des chemins qui ne leur sont pas propres parce qu'ils doivent revendiquer les rêves perdus d'un parent. Aujourd'hui, je peux le dire: j'étais l'un d'eux. Mais à l'époque, j'étais convaincue que la danse classique était ma passion.» A 18 ans, malgré un premier prix du Conservatoire de danse, la jeune femme range définitivement ses chaussons, sans regrets, pour se tourner vers le cinéma. Mais cette enfance de rigueur la handicape: «Je sortais d'un milieu très fermé, j'étais limite autiste et je ne me connaissais pas vraiment. J'ai dû parcourir un long chemin avant d'être capable de dire: non, je n'irai pas par là car ce n'est pas moi.»

«Ce qui fait la rareté d'une rencontre entre un comédien et un rôle, c'est précisément le fait que chaque acteur est unique.»

«Lorsqu'on est acteur, on est son propre instrument, continue l'actrice. Ce n'est qu'avec soi-même qu'on peut traduire les émotions d'un personnage, avec son passif, sa perception de la vie. Je crois que ce qui fait la rareté d'une rencontre entre un comédien et un rôle, c'est

précisément le fait que chaque acteur est unique. Or, à mes débuts, je ne savais pas trop où j'en étais, je n'assumais pas qui j'étais. J'avais masquée. Quand je regarde mes films de l'époque, je me dis qu'aujourd'hui je ne les interpréterais pas de la même manière, je m'exposerais plus.» Le déclic s'est fait en 1994, lorsque Mathilda May a donné naissance à son premier enfant. Elle a alors pris conscience de l'importance de mener une vie de femme épanouie pour pouvoir enrichir son travail: «Il faut mettre de l'art dans sa vie pour mettre de la vie dans son art, explique-t-elle. Devenir maman a été une révolution intérieure. Cela m'a obligée à faire connaissance avec moi-même. Cette exigence de vérité, je la dois à mes enfants.»

Besoin de reconnaissance

La comédienne française considère l'éducation de ses enfants comme sa plus belle réussite, «même si on ne peut pas vraiment en parler en ces termes. Mais c'est l'expérience qui m'a le plus enrichie et qui continue à me faire grandir», précise-t-elle. Si les récompenses sont secondaires, Mathilda May n'en est pas moins fière du César du meilleur espoir féminin et du Prix Romy-Schneider qu'elle a reçus respectivement en 1988 et 1989: «C'est un plaisir immense. Bien sûr, on peut remettre en cause la valeur de ce genre de prix et rechigner parce qu'il est lié à un certain contexte. On n'est pas meilleur acteur qu'un autre parce qu'on a obtenu un César. Je suis d'accord avec tout ça. Mais on a tous besoin de marques de reconnaissance, qu'on soit acteur ou pas. Regardez l'impact de la télé-réalité! Alors, lorsqu'on vous signifie que vous êtes digne d'avoir une place dans ce métier, ça fait du bien.»

Elle qui a été formée à l'école de la danse, face à son reflet permanent dans le miroir, estime que le regard de la caméra est flatteur, bien plus que l'œil «exigeant et très critique» qu'elle portait sur elle-même en faisant ses entrechats. A 39 ans, Mathilda May voit arriver le cap de la quarantaine avec sérénité: «Bien sûr, on ne peut plus s'autoriser à rêver tout ce qu'on imaginait à 20 ans. Mais je pense que je suis beaucoup plus en accord avec moi-même, donc mes rêves sont plus précis que lorsque j'étais plus jeune. Au cinéma, je n'ai plus le même emploi, c'est sans doute une des raisons pour lesquelles je tourne moins. Mais je me préfère nettement aujourd'hui. Je ne regrette pas d'arriver à mon âge car je n'ai pas de nostalgie. Le matin, j'évite de me regarder dans ma glace. C'est un piège tellement facile et con, en tout cas dans le métier d'acteur, de se scruter en permanence. J'adore regarder les autres car c'est en observant autrui qu'on développe son imaginaire.»

Sur le tournage du film suisse *Love Express*, qui marque son retour sur grand écran, la comédienne a retrouvé l'esprit de troupe qui, dit-elle, manque au cinéma français: «Actuellement, sur les plateaux, il y a beaucoup de rivalités d'ego. Je n'ai plus du tout envie de travailler avec des gens qui font leur métier contre les autres. Non que je sois aigre, car j'ai fait des rencontres extraordinaires dans mon travail, mais j'aime l'idée de partage, même s'il ne dure que le temps du tournage. On ne peut pas dissocier l'humain de l'artistique.» Désormais qu'elle sait qui elle est et ce qu'elle veut, l'actrice foisonne de projets. Ainsi, elle coécrit actuellement un spectacle avec Pascal Légitimus, s'apprête à réaliser un documentaire sur la danse classique et prépare un album, son deuxième après celui qu'elle a enregistré en 1994. «Cela ne me suffit plus d'être juste au service des autres. Comme quoi ce n'est pas parce qu'on ne fait pas la une des journaux qu'on ne fait rien!»

*Eva GRAU
Fémina*